

# Du combat anti-fasciste

## au combat anti-confusionniste

**Bernard Hennequin**

**P**AR LES TEMPS MALSAINS QUI COURENT, IL EST ESSENTIEL D'Y VOIR clair. En matière d'extrémisme de droite plus encore : comprendre de quoi est faite cette galaxie, cette nébuleuse plus exactement, de quelles valeurs se veut-elle porteuse et surtout tenter de décrypter un discours qui sous couvert de séduction poursuit son œuvre de confusion idéologique et partant de destruction des référents politiques habituels.

Car, au delà des définitions et des mots, c'est la nature même du combat antifasciste qui est remise en cause, comme en témoignent les légitimes interrogations portées par les acteurs mêmes de ce combat.

Le degré de perversion des consciences auquel est parvenue une extrême droite sûre d'elle-même et jouant sur une attractivité renouvelée atteint aujourd'hui un niveau dangereux.

Pour tenter de mettre un frein à la progression de la « lepénisation » des esprits, nous devons, nous libertaires, revenir à nos fondamentaux, réaffirmer notre grille de lecture et nos analyses – notre spécificité – tout en prenant en compte la profonde modification du « politique ».

En l'espèce, redonner du sens aux mots qui sont les nôtres : immense mais difficile chantier – dont le côté idéologique n'échappera à personne – auquel il ne faut pas renoncer.

Extrême droite, populisme, fascisme... de quoi parle-t-on ? Le terme « extrême droite » est employé – en tout premier lieu – pour classer des mouvements, des organisations et des partis historiquement situés à l’extrême droite des hémicycles parlementaires.

Une définition qui renvoie donc à la notion de démocratie représentative, mais qui devient carrément obsolète pour qualifier des mouvements, organisations et partis qui sont loin – même si beaucoup d’entre eux en rêvent – de se rattacher à cette référence parlementaire.

Pour contourner cette difficulté, les Anglo-Saxons, toujours soucieux de précision, préfèrent le terme de droite radicale, signifiant par là qu’elle se situe à la limite de la droite démocratique, libérale ou conservatrice.

La classification politique de beaucoup de formations qualifiées d’« extrême droite » demeure cependant difficile car elles-mêmes récusent l’emploi de ce terme, dont on peut penser qu’il les « gêne » dans leur entreprise de séduction : en ce sens des appellations du type « droite nationale », « mouvement national », « droite populaire » ou tout simplement « droite » sont certainement plus adéquates quand bien même elles s’avèrent au final tout aussi trompeuses.

On pourrait dès lors qualifier « d’extrême droite traditionnelle » certains mouvements ou groupuscules dont le cordon ombilical avec le fascisme et le nazisme n’a jamais été vraiment coupé, mais on parlera davantage de « nouvelle droite national-populiste » pour des partis constitués plus récemment autour de problématiques liées à la crise : chômage, immigration, identité nationale, etc. et dont certains d’entre eux inscrivent leurs actions dans une stratégie de prise de pouvoir électorale. À l’évidence, c’est bien la xénophobie<sup>1</sup> qui structure le paysage idéologique de l’extrême droite, qu’elle soit ancienne ou contemporaine.

Comme le remarquent Jean-Yves Camus et Philippe Rekacewicz<sup>2</sup>

« si les extrémismes nostalgiques du fascisme demeurent marginaux, électoralement parlant – que ce soit le NPD en Allemagne ou le Movimento Sociale, Fiamme Tricolore ou encore Forza Nuova en Italie –, les nationalismes populistes et xénophobes, eux, progressent depuis les années 1970. Leur corpus doctrinal commun s’articule autour de trois thèmes : un nationalisme xénophobe hostile à la société multiculturelle et prônant la “préférence nationale” (concept reformulé en

1. Hostilité systématique à l’égard des étrangers, *Le Petit Larousse illustré*, 1997.

2. « L’Union européenne, un acteur autonome ? / Les deux familles de l’extrême droite », *Le Monde diplomatique*, décembre 2004.

France par Marine Le Pen en “priorité nationale”) ; l’arrêt de l’immigration, voire le renvoi des étrangers ; une dénonciation des partis traditionnels combinée avec le souhait de remplacer la démocratie représentative par une démocratie référendaire ; un ultralibéralisme qui veut réduire au minimum l’intervention de l’État et sa fonction redistributive. La majorité de ces partis – mais pas tous – s’opposent à la mondialisation et à toute supranationalité (Union européenne, Organisation du Traité de l’Atlantique Nord) ».

En Europe centrale et orientale, le passage brutal de l’économie « faussement protectrice » du communisme autoritaire à l’économie de marché marquée par la faillite économique et sociale de l’ultralibéralisme ainsi que par la crainte des conséquences de l’entrée dans l’Union européenne, sont les causes principales du succès de formations politiques, dont le substrat idéologique nauséabond cumule conception ethniciste de l’identité, caractère irrédentiste, persistance de l’antisémitisme et violence du racisme anti-roms.

Jean-Yves Camus<sup>3</sup> préfère quant à lui au terme « d’extrême droite » celui de « mouvance hybride » dont les contours varient d’une formation politique à l’autre selon les spécificités des États, leurs traditions et leur paysage politique, sachant que l’on y retrouvera les caractéristiques propres à la xénophobie, au populisme. Un terme qui « cadre » bien avec la notion de nébuleuse (dans le sens d’un ensemble de choses dont les relations sont imprécises et confuses)<sup>4</sup>.

### L’AMBIGUITÉ DU POPULISME

*Le Petit Larousse illustré* (édition de 1997) – que j’utilise pour ma part – définit le populisme comme « une attitude politique qui vise à satisfaire les revendications immédiates du peuple, sans objectif à long terme ».

Cette définition qui présente l’avantage de rapprocher le populisme de la démagogie, l’un n’allant pas sans l’autre, nécessite cependant d’être complétée :

« idéologie ou attitude de certains mouvements politiques qui se réfèrent au peuple pour l’opposer à l’élite des gouvernants, au grand capital, aux privilégiés ou à toute minorité ayant “accaparé” le pouvoir... accusés de trahir égoïstement les intérêts du plus grand nombre ».

3. Cité par Dominique Vidal dans son article « Trois modèles pour une dérive commune », *Manière de voir/Le Monde diplomatique*, n° 134, avril-mai 2014. Le premier est chercheur associé à l’IRIS (Institut des relations internationales et stratégiques) et directeur de l’ORAP (Observatoire des radicalités politiques), le second est cartographe, géographe et journaliste, collaborateur du *Monde diplomatique* jusqu’en 2014.

4. *Larousse* (version internet).

Là où les choses se compliquent, comme le pointe le sociologue Gérard Mauger<sup>5</sup>, c'est que l'étiquette populiste ne concerne pas que des mouvements d'extrême droite ou de droite mais « touche » également des mouvements ancrés à gauche, en l'espèce la gauche radicale grecque (Syriza, qui vient d'ailleurs de s'allier avec un parti républicain de droite pour gouverner, faute de majorité absolue au Parlement), espagnole (Podemos) ou encore française (Front de gauche). Autant de formations politiques, certes pas racistes mais dont les discours et propagandes axés autour du « rendre le pouvoir au peuple » ne peuvent que nous interpeller en matière de démagogie.

Étymologiquement parlant, les termes de populisme et de démocratie sont d'ailleurs très proches, le premier étant un dérivé du latin *populus*, et le second s'étant formé sur la racine grecque *dêmos*, deux mots signifiant « peuple ».

Le tout est cependant de savoir à quel « peuple » s'adressent les populistes. En cela Gérard Mauger nous éclaire en proposant deux versions, l'une de droite, l'autre de gauche.

« Dans la première, il est *ethnos* plutôt que *dêmos* : peuple envahi ou menacé d'invasion, il s'oppose à l'étranger et à l'immigré. Plus ou moins ouvertement xénophobe et, dans la France contemporaine, antiarabe ou islamophobe, il défend l'identité du peuple-ethnos, supposé culturellement intact et homogène, contre des populations issues de l'immigration et supposées inassimilables. Il se présente comme national.

Dans la seconde, au contraire, le peuple désigne le peuple ouvrier, le peuple-plèbe, "ceux d'en bas" ; et, sur un plan politique, le peuple mobilisé, opposé à "ceux d'en haut", à la bourgeoisie, aux classes dominantes, à l'establishment, aux privilégiés, aux détenteurs des pouvoirs économiques, politiques, médiatiques, etc. »

De la définition de départ (simpliste convenons-en), nous voilà déjà arrivés à des représentations bien différentes, selon le point de vue d'où l'on parle.

#### QU'EST-CE QUE LE FASCISME ?

En ce qui concerne le terme de fascisme – que tout un chacun utilise aujourd'hui à tort et à travers ou accolé à d'autres termes,

5. « Une même étiquette pour tous les opposants aux politiques de Bruxelles/« Populisme », itinéraire d'un mot voyageur », *Le Monde diplomatique*, juillet 2014.



par exemple « l'islamo-fascisme » récemment employé par Manuel Valls <sup>6</sup> –, il faut en revenir à la source historique dont « mon » *Petit Larousse* donne deux définitions : d'une part, un régime établi en Italie, de 1922 à 1945, instauré par Mussolini et fondé sur la dictature d'un parti unique, l'exaltation nationaliste et le corporatisme et, d'autre part, une doctrine et une pratique visant à établir un régime hiérarchisé, corporatiste et nationaliste.

Tout cela est fort juste mais là aussi il convient de pousser les choses un peu plus loin : pour ce faire, arrêtons-nous quelques instants sur la compréhension du fascisme qu'en avaient (ou en ont) des personnalités aussi différentes que Daniel Guérin, Emilio Gentile, George Orwell ou encore Zeev Sternhell.

Publié pour la première fois en 1936 et depuis régulièrement réédité, *Fascisme et grand capital* de Daniel Guérin est un outil d'analyse incontournable, essentiel à la compréhension du phénomène fasciste.

Basé sur une analyse en Italie et en Allemagne, avant, pendant et après sa prise du pouvoir, Daniel Guérin décortique le phénomène fasciste pour montrer l'origine de ce mouvement (troupes, mystique, tactique, place des classes moyennes dans la lutte des

6. « Apartheid », « islamo-fascisme », les mots de Valls sont-ils exacts ? Article de *La Provence*, 17 février 2015.

classes, action anti-ouvrière, politique économique, etc.). Cela lui permet de dissiper ainsi les illusions anticapitalistes entretenues par le fascisme lui-même en montrant que son action bénéficie avant tout au capital économique et financier. Daniel Guérin en tire une conclusion sans appel : « L'antifascisme est illusoire et fragile, qui se borne à la défensive et ne vise pas à abattre le capitalisme lui-même. »

À propos de la réédition de l'ouvrage de Daniel Guérin (*Fascisme et grand capital*, Paris, Libertalia, 2014) qu'il vient de coordonner, Charles Jacquier estime qu'il y a

« urgence de souligner la confusion volontairement entretenue par les milieux proches d'Alain Soral sur tel auteur ou tel sujet, tout à fait typique d'une idéologie véritablement fasciste, et pas seulement droitière et réactionnaire ».

Pour Daniel Guérin, le fascisme se présente comme un « phénomène non pas local, mais de caractère universel » qui possède un certain nombre de traits récurrents, en particulier son caractère interclassiste. À chaque classe, ou fraction de classe, le fascisme tient un discours démagogique spécifique pour lui donner l'illusion de prendre en compte ses intérêts alors qu'il travaille au maintien du capitalisme par des méthodes autoritaires, puis totalitaires ; sa politique vis-à-vis des classes moyennes qu'il prétend défendre alors qu'il ne fait que diviser la majorité du salariat pour mieux régner ; ou encore, par-dessus tout, le « miracle psychologique » qu'il réalise : « Transmuer en enthousiasme et en esprit de sacrifice le mécontentement, la misère de larges couches populaires ».

L'historien Emilio Gentile (à ne pas confondre avec Giovanni Gentile, idéologue du fascisme et auteur du *Manifeste des intellectuels fascistes*) décrit dans son ouvrage *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, édité chez Flammarion, « l'essence totalitaire du fascisme », articulée autour de ses trois dimensions constitutives : l'organisation (mouvement de masse où prévalent des jeunes organisés en parti milice et fondant son identité sur le sens de la camaraderie et une volonté de destruction de la démocratie parlementaire), la culture (mythique, totalitaire par sa volonté de fusion des masses à la nation) et les institutions (appareil policier, parti unique, symbiose entre le parti et l'État, corporatisme économique, esprit impérialiste).

Il insiste particulièrement sur la notion d'homme nouveau. Comme tout mouvement totalitaire, l'idéologie fasciste est portée par un chef, un « duce » dont le registre de séduction est essentiel (la fabrique du charisme).

George Orwell<sup>7</sup> livre quant à lui une lecture très personnelle du fascisme :

« De toutes les questions de notre époque qui demeurent sans réponse, dit-il, la plus importante est peut-être : Qu'est-ce que le fascisme ?

C'est en politique intérieure que ce mot a perdu toute trace de signification. Une lecture attentive de la presse montre qu'il n'y a pratiquement pas une seule catégorie d'individus (en tout cas, pas un seul parti politique ou groupement constitué) qui n'ait été qualifiée de fasciste durant ces deux dernières années.

Je ne parle pas ici de l'usage oral du mot "fasciste". Je parle de ce que j'ai lu dans des textes. J'ai vu les expressions "sympathisant fasciste", "de tendance fasciste" ou "fasciste" (tout court) appliquées avec le plus grand sérieux aux catégories d'individus suivantes : les conservateurs, les socialistes, les communistes, les trotskistes, les catholiques, les opposants à la guerre, les partisans de la guerre, les nationalistes.

Comme on le voit, le mot "fascisme" ainsi utilisé est presque totalement dénué de sens. Dans la conversation, bien entendu, on l'emploie de façon encore plus extravagante que par écrit. Je l'ai entendu appliqué aux fermiers, aux commerçants, au Social Crédit... aux femmes, aux chiens et que sais-je encore ? Même ceux qui lancent le mot "fasciste" à tous les vents lui attachent au minimum une signification émotionnelle.

Par "fascisme", ils entendent grosso modo quelque chose de cruel, sans scrupules, arrogant, obscurantiste, antilibéral et anti-classe ouvrière. À l'exception du petit noyau de sympathisants fascistes, la quasi-totalité des Anglais accepteraient "brutal" pour synonyme de "fasciste". C'est approximativement la meilleure définition qu'on puisse donner de ce mot dont on a tant abusé.

Tout ce qu'on peut faire pour l'instant, c'est se servir du mot avec une certaine circonspection et non, comme on le fait généralement, le ravalier au rang d'injure. »

Pour sa part, l'historien et penseur politique israélien Zeev Sternhell<sup>8</sup>, auteur de *Naissance de l'idéologie fasciste*, édité chez Gallimard en 1989, conçoit le fascisme

7. À ma guise, chronique du 24 mars 1944, Agone, 2008, p. 116.

8. Entretien avec Zeev Sternhell, « Le phénomène fasciste », propos recueillis par Nicolas Zomersztajn, [www.resistances.be/sternhell.html](http://www.resistances.be/sternhell.html).

« comme la forme extrême d'un phénomène idéologique et culturel qui se manifeste par la révolte contre l'héritage de la Révolution française, contre le matérialisme et le rationalisme, contre les principes du libéralisme et contre la conception utilitariste de la société et de l'État ».

Pour lui – et cela lui a valu beaucoup de critiques –, il situe en France « les véritables origines idéologiques du fascisme », qui serait

« le fruit d'une rencontre entre le nationalisme intransigeant et la révision anti-matérialiste du marxisme qui se produit au cours des années 1885-1914. Le fascisme consiste en une idéologie de rupture qui se dresse contre le libéralisme et le marxisme, une troisième voie qui entend jeter les bases d'une nouvelle civilisation anti-individualiste, seule capable d'assurer la pérennité d'une collectivité humaine où seraient parfaitement intégrées toutes les couches et toutes les classes de la société ».

#### UN CHAMP POLITIQUE PROFONDÉMENT MODIFIÉ

Malgré ces quelques essais de définition, nous ne sommes guère plus avancés dans la mesure où le champ politique contemporain a subi en l'espace de quelques années des modifications de grande ampleur. Là où la compréhension des phénomènes politiques était – avant la chute du Mur de Berlin et partant celle du communisme autoritaire – « relativement simple » (opposition monde capitaliste/ monde communiste repérable par tout un chacun), aujourd'hui de multiples verrous ont sauté.

La chute du communisme autoritaire – que nous ne regrettons pas, bien entendu – a, de fait, favorisé l'avènement d'un univers des possibles bien particulier : en « laissant » le champ libre au capitalisme – désormais seul maître à bord (la fin de l'histoire) – pour mener à bien son entreprise de destruction généralisée, il a bien fallu se trouver un nouvel ennemi.

Avec en toile de fond une croissance atone, une précarisation en expansion, un appauvrissement des plus pauvres et un enrichissement des plus riches, les politiques d'austérité menées par le FMI, la BCE ou encore la Commission européenne n'ont pas tardé à instiller leur poison et produire leurs effets dévastateurs parmi des populations laissées à l'abandon. Cela a progressivement

contribué au fil des ans à substituer au danger du communisme celui – bien plus mobilisateur – de l’islamisme.

### L’ÉVOLUTION DU FRONT NATIONAL

Parlant au nom du groupe de Rouen de la Fédération anarchiste<sup>9</sup>, Jean nous rappelle fort à propos que le Front national est issu du mouvement Ordre nouveau (lui-même ayant succédé à Occident (mouvement dissous, avec des mouvements d’extrême gauche, en 1968), lors de son congrès de 1972. Alain Robert en est alors le secrétaire général et le président n’est autre que Jean-Marie Le Pen, ancien député poujadiste et ancien supporter de l’Algérie française.

L’histoire du FN commence, semant de-ci de-là les graines de l’intolérance et de l’exclusion qui deviendront autant de bombes explosant à la gueule tant de la droite que de la gauche. Le virage sécuritaire amorcé par le Parti socialiste à la suite du colloque de Villepinte d’octobre 1997 (Jospin Premier ministre ; Jean-Pierre Chevènement ministre de l’Intérieur) et la présidence de Nicolas Sarkozy (mai 2007-mai 2012) sont notamment repérés comme « deux éléments-clefs de cette accélération de l’immersion de la thématique d’extrême droite dans le débat politique ».

Les idées du Front national progressent dès lors au sein d’une droite et d’une gauche paralysées par les enjeux, rapidement gagnées par la porosité idéologique des thèses du Front national aux basques duquel elles s’efforcent de s’accrocher sous peine d’être exclues de la course au pouvoir (ce que chaque élection dite intermédiaire confirme d’ailleurs à l’envi).

Népotisme aidant, Marine Le Pen succède à son père comme présidente du Front national, lors du congrès de 2011. La principale différence entre le père et la fille est

« que Le Pen fille ne semble pas se contenter de la diffusion, dans toute la classe politique, des idées d’extrême droite : elle part à la conquête du pouvoir. En tentant de remodeler l’image publique de son parti (toujours dans son référentiel) pour gagner en crédibilité ».

La doctrine du FN s’appuie sur trois principaux piliers : un nationalisme xénophobe (une communauté culturellement homogène qu’il s’agit de préserver, en particulier contre la « menace de

9. *Le Monde libertaire*, hors-série bimestriel, n° 54, de mars-avril 2014 : « Le vacarme des pantouffles/Les nationalismes fanfaronnent ». Article « Évolution du discours et des pratiques de l’extrême droite ».



l'immigration »), la sécurité (la responsabilité de l'insécurité étant immanquablement attribuée à l'immigration) et un populisme contestataire (clivage peuple/élites).

En manière de communication – un vecteur où Marine Le Pen a su s'entourer de spécialistes et d'experts –, la nouveauté est « la défense de la "laïcité" », une laïcité à géométrie variable, puisqu'il s'agit principalement d'un combat contre l'islam présenté comme destructeur des « racines judéo-chrétiennes » françaises.

Le Front national oppose le peuple et les élites. L'adversaire n'est plus un camp mais le « système » (dont le Front national fait bien sûr partie mais, chut ! il ne faut surtout pas le dire...). Le clivage gauche/droite est « dépassé » au profit de celui, plus porteur en terme de retour politique, de peuple/élite, dit autrement, les gens d'en bas contre ceux d'en haut.

Par ailleurs Marine Le Pen, depuis son élection à la tête du FN, a engagé une vaste entreprise de « dédramatisation », n'ayant cessé de porter plainte contre tous ceux qui affirmeraient que le FN est un mouvement d'extrême droite. Toutefois les choses ne vont pas de soi si l'on se réfère par exemple à la relaxe obtenue en avril 2014 par Jean-Luc Mélançon, lequel avait « osé » traiter Marine Le Pen de « fasciste » (pour des faits remontant à mars 2011).

Cela dit, le Front national est-il (encore) un parti d'extrême droite ? Question intéressante (dans le sens où elle mérite en tout cas d'être posée) lorsque l'on considère l'évolution de l'échiquier politique français, avec une droite et une gauche qui ont de plus en plus de mal à se distinguer et qui finalement se retrouvent dans un marigot « centriste » dont le PS occuperait l'aile gauche et l'UMP l'aile droite, laissant ainsi le champ libre à un FN qui ne prétend à rien d'autre qu'à devenir le parti de la droite, la vraie, la décomplexée.

Si l'on regarde dans le viseur du FN (son histoire, son passé, etc.), nul doute que le FN est un parti d'extrême droite ; mais lorsque celui-ci ambitionne clairement d'accéder au pouvoir (au plus haut niveau) et dont les scores électoraux sont désormais loin de relever de l'anecdotique, la pertinence de la distinction entre droite et extrême droite devient tout à fait relative.

#### LES EMPRUNTS IDÉOLOGIQUES À GAUCHE DE MARINE LE PEN

En 2012, en pleine campagne présidentielle française, paraît le livre de Marine Le Pen *Pour que vive la France*<sup>10</sup>. Beaucoup de commentateurs seront « surpris » d'y trouver des propos empruntés au vocabulaire de la gauche critique : considéré comme « l'idéologie d'une classe dominante internationale mondialisée, une nouvelle aristocratie », l'ultralibéralisme y est particulièrement visé. La présidente du FN ne craint pas de mobiliser, à l'appui de son propos, des auteurs dont le rapport avec l'extrême droite est des plus lointains : Philippe Askenazy est cité à deux reprises pour son *Manifeste d'économistes atterrés*, deux ouvrages de Serge Halimi sont utilisés, George Orwell comme Bertolt Brecht sont également de la partie.

Mais c'est le philosophe Jean-Claude Michéa qui semble l'avoir le plus impressionnée, à la suite, précise-t-elle, « de conversations, de débats passionnés qui m'ont opposés à certains de mes amis sur des sujets aussi importants que la laïcité, la république, le libre-échange ou la fin de l'euro ». La lecture d'*Impasse Adam Smith*<sup>11</sup> lui aurait ainsi permis notamment de comprendre pourquoi la gauche a trahi ses idéaux, quittant « le terrain de la défense des classes populaires, des ouvriers, pour s'évaporer dans la défense de l'exclu ou du sans-papier ».

L'inconfort de ces auteurs face à ce « piratage » doit être bien réel, mais que faire si certaines de leurs analyses sont « appréciées » !

10. Édité chez Jacques Grancher, Paris, 2012. « Les glissements idéologiques du FN », Eric Dupin, *Manière de voir/Le Monde diplomatique*, n° 134, avril-mai 2014.

11. *Impasse Adam Smith, brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche*, Jean-Claude Michéa, Climats, 2002. Cité par Eric Dupin (voir note 10).

## DU BEAU MONDE À... NANTERRE

Pendant que le FN se fait propre sur lui et se rend davantage fréquentable – cela dit, n'est-il déjà pas représenté à l'Assemblée nationale ! – l'extrême droite radicale se voit pour sa part « offrir » une belle opportunité pour sortir de sa confidentialité.

Car malgré leurs diversités (idéologiques ou autres) ou leurs histoires, les passerelles existent bel et bien entre extrémistes de droite, fascistes, néo-nazis, néo-fascistes, populistes et autres nationalistes radicaux. Tout ce beau monde se fréquente et échange sur l'état du monde. Le meeting de l'extrême droite européenne intitulé « Réveil des nations » qui s'est déroulé à Nanterre (eh oui, vous lisez bien) le samedi 22 novembre 2014 en est une parfaite illustration : à l'appel du GUD (Groupe Union Défense), plus de 300 personnes s'étaient ce jour-là rassemblées.

Aux côtés des Grecs d'Aube dorée (de son vrai nom Association populaire Aube dorée), on retrouve les Italiens de Casa Pound, les Espagnols du Mouvement social républicain (un petit parti d'extrême droite créé en 1999, partisan d'une idéologie nationale-révolutionnaire, intégrant des nationaux-révolutionnaires, des phalangistes dissidents et même des individus se réclamant de l'anarcho-syndicalisme) et de la Liga Joven (section jeunesse de MSR), les Belges de Nation (mouvement d'extrême droite francophone, fondé en 1999), les Chypriotes d'Elam, les Français du Mouvement d'action sociale et Roland Hélie, le représentant de Synthèse nationale, site web bien connu de l'extrême droite.

Grâce à un magnétophone habilement dissimulé par un journaliste de Rue89<sup>12</sup> infiltré pour la circonstance, les interventions des uns et des autres ont pu être enregistrées tout au long de cette journée « riche » d'enseignements. Si les idées sont diverses, variées et les références parfois surprenantes, notre infiltré constate que les ennemis sont fréquemment les mêmes, bien qu'ils ne soient pas nommés directement. La langue est étrangement policée, « comme si eux aussi cherchaient une sorte de dédramatisation qui devrait leur permettre de gagner un peu plus les consciences ».

Plus qu'une idéologie commune, c'est une culture qui associe xénophobie, patriotisme et vision complotiste du monde qui sera servie tout au long de l'après-midi. La peur du « grand remplacement »<sup>13</sup> est une des thématiques fortes du jour que l'on retrouvera dans plusieurs des interventions.

12. « Infiltré. Le jour où extrême droite et néonazis européens se sont réunis à

Nanterre. Daniel Dova, Rue 89. <http://rue89.nouvelobs.com>

13. Néologisme politique introduit en 2010 par l'écrivain d'extrême droite Renaud Camus. Il exprime l'idée qu'à la faveur de l'immigration et des différentiels de fécondité, les « minorités visibles » – en l'espèce d'origine noire et maghrébine – tendent à devenir majoritaires en sur des portions en expansion constante du territoire français métropolitain.

À terme, ce processus conduira à une substitution de population au terme de laquelle la France cessera d'être une nation essentiellement européenne. Vocabulaire pour l'essentiel utilisé par la mouvance identitaire (vision complotiste) mais pas seulement.

Pour le Mouvement social républicain espagnol :

« Ce sont vous, nous, camarades européens ici présents, avec le souvenir des camarades tombés au combat, qui sommes condamnés à vivre dans les ténèbres. Condamnés à vivre sous les menaces d’une “vérité” qui est fausse et qui assassine. Condamnés à être écrasés par le lobby apatride, qui assassine les enfants syriens, palestiniens, ukrainiens, pendant qu’il adore son Dieu argent. Nous serons donc les méchants de l’Histoire... Faisons bouillir le sang européen qui coule dans nos veines pour écraser ce système. Nous avons en nous trois ingrédients que le système ne peut pas contrôler : la jeunesse, l’amour et la révolution ! »

Pour Roland Hélie, figure de l’extrême droite radicale française, qui a collaboré à de nombreuses revues (*National Hebdo*, *Initiative nationale*) de cette mouvance, avant de devenir l’animateur du site Synthèse nationale, quotidien d’informations nationalistes et identitaires :

« Je ne crois pas à cette jolie histoire poussée par le pouvoir de l’islam qui serait l’ennemi absolu. Non, je ne le crois pas. C’est un instrument, un instrument majeur de l’oligarchie pour nous détruire, ça c’est sûr. C’est certain. Pour nous remplacer, pour détruire l’ensemble des peuples européens. Avec la violence économique, avec le remplacement de la population, ce sont les armes de ceux qui nous dirigent, encore aujourd’hui. Notre ennemi, il est à peu près identifié depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, c’est-à-dire qu’en fait il n’a pas de visage. Il s’appelle Junker, il s’appelle Macron, Rothschild, Lehman Brothers, FMI, BCE, il s’appelle comme vous voulez, ils sont interchangeables. »

**SORAL ET CONSORTS, CONSPIRATIONNISME  
ET THÈSE DU COMLOT : LA CONFUSION EN MARCHÉ**

La vaste entreprise de confusion idéologique qui est à l’œuvre aujourd’hui repose sur un mécanisme d’une folle simplicité mais d’une efficacité redoutable : il y a un groupe mal-intentionné, puissant, qui dirige le monde, nous ment et essaye de nous nuire.

Qu’il s’agisse des juifs, des musulmans, des homosexuels, des francs-maçons ou encore des illuminatis<sup>14</sup>, la discrimination systématique de ces « catégories » alimente à foison le confusionnisme

14. Illuminatis, du nom d’une société secrète fondée en Bavière en 1776 et dissoute en 1785, se réclamant de la philosophie des Lumières. Depuis cette époque, on peut définir cette notion comme le paradigme des théories identifiant comme conspirateurs des groupes divers (francs-maçons, sionistes, sociétés secrètes, etc.) dont l’objectif serait la domination du monde. Les pères fondateurs des États-Unis auraient été pervertis par les Illuminatis.

mis en musique par des personnalités aussi différentes que l'idéologue Alain Soral, l'humoriste Dieudonné, le négationniste et pro-syrien Thierry Meyssan ou encore Frédéric Chatillon l'ancien du GUD, proche collaborateur de Marine Le Pen il y a peu mis en examen.

Thèse du complot, conspirationnisme, peu importe les mots et qui les véhicule, l'objectif visé est invariant : rendre suffisamment attractif un discours truffé de références empruntées de tout bord, de façon que le plus grand nombre puisse s'y retrouver, le partager et le véhiculer.

Pour le groupe Regard noir de la FA<sup>15</sup>,

« si le conspirationnisme et les conspirationnistes sont souvent classés à l'extrême droite, il se trouve que ce virus du complot se transmet d'un bout à l'autre de l'échiquier politique, rendant floues les lignes de démarcation entre réactionnaires et révolutionnaires ».

Après avoir expliqué que la notion de complot n'était en rien une notion contemporaine, il est expliqué

« qu'en parallèle à l'antisémitisme – colonne vertébrale « historique » du conspirationnisme –, un nouveau conspirationnisme s'est développé : l'islamophobie, reprenant les leviers de l'antisémitisme historique, confondant musulmans et Arabes, musulmans et terroristes, musulmans et intégristes ».

Le « conspirationnisme construit des ponts à la fois intellectuels et pratiques avec le fascisme – construit autour de la xénophobie – et les fascistes. Tous les conspirationnistes ne sont pas xénophobes et fascistes, mais tous les fascistes sont xénophobes et conspirationnistes. C'est précisément la rencontre de la logique du complot avec la xénophobie qui va engendrer le fascisme ».

15. « Conspirationnisme » : le logiciel de la pensée fasciste (voir note 9).

16. « La galaxie frontiste, ses petites embrouilles et ses illusionnistes », Evelyne Picailler, *Manière de Voir/Le Monde diplomatique*, n° 134, avril-mai 2014.

#### SORAL EN MAÎTRE À PENSER

L'itinéraire du parcours politique d'Alain Soral<sup>16</sup> (Parti communiste français dans les années 1990/Liste antisioniste fondée avec l'humoriste Dieudonné pour les européennes de 2009/FN (2007-2009), est symptomatique des multiples emprunts idéologiques auxquels se livre, sans vergogne aucune, l'extrême droite pour parvenir à ses fins.

Tout d'abord, il importe de lutter contre le « mondialisme », « un projet idéologique visant à instaurer un gouvernement mondial et à dissoudre en conséquence les nations, sous prétexte de paix universelle ». En résumé, le Nouvel Ordre mondial, également nommé l'Empire, veut faire triompher une démocratie formelle, simple « pouvoir du plus riche ».

La solution ? « Sortir de l'UE, de l'OTAN, et reprendre le contrôle de notre monnaie [...] pour rendre à la France sa souveraineté et à la démocratie un peu de son sens et d'instaurer le protectionnisme. » Pour lui, seule la nation est « apte à protéger les peuples des profits cosmopolites qui n'ont ni patrie ni morale. L'idéologie du monde marchand, voilà l'ennemi ». Autant d'éléments que l'on retrouve dans la charte d'« Égalité et Réconciliation », le mouvement créé par Soral, lequel diffuse, par ailleurs, par le bais de sa maison d'édition Kontre Kulture<sup>17</sup> des ouvrages clairement antisémites.

Porteur de l'esprit de la nation, le vrai peuple est valorisé : celui-ci inclut la petite bourgeoisie qui peut être proche du prolétariat, le petit patron qui n'a pas les mêmes pratiques que le Medef. Tous ensemble, paysans, ouvriers, petits entrepreneurs... pourront aller vers une « société mutualiste de petits producteurs citoyens », car, pour chacun, « la responsabilité économique et sociale – donc politique – résulte de la propriété des moyens de production ».

#### LIBERTAIRES, CELA NE VOUS RAPPELLE RIEN ?

Surfant sur la paranoïa et l'antisémitisme, « les confusionnistes bouffent à tous les râteliers. Parfois, ils vont s'allier avec les pires nazis parce qu'ils sont "anti-système" et parfois avec le Parti de gauche. Ils participent à la confusion généralisée. Confusion entre nos amis et nos ennemis. Tous ceux qui parlent de changer quelque chose sont bienvenus, que ce soit dans le sens du progrès social ou de la réaction. Confusion d'idées. Où au final on picore un peu partout chez tous ceux qui se disent anti-système. Chez les réactionnaires comme chez les révolutionnaires<sup>18</sup> ».

#### LES LIMITES DU COMBAT CONTRE LE FASCISME

« F comme fasciste, N comme nazi », « Tous unis contre le fascisme », « À bas le Fhaine », « Le fascisme ne passera pas », etc. : qui d'entre nous n'a pas hurlé ces slogans jusqu'à en perdre la voix ?

17. Vous rajoutez un K et la boucle est bouclée !

18. Groupe Regard noir de la FA, « Le "cas" Dieudonné » (voir note 9).

Si pareilles mobilisations sont bien naturelles, pour autant il était inévitable que la question de leur efficacité soit, tôt ou tard, publiquement posée par certains des acteurs du mouvement antifasciste.

C'est ainsi que le groupe Regard noir de la Fédération anarchiste<sup>19</sup> s'interroge :

« Doit-on circonscrire notre combat à la lutte antifasciste, ou l'élargir à la préparation de la révolution ? Car s'il est possible de faire de l'antifascisme dans le cadre et dans l'optique d'une révolution, il serait en revanche totalement utopique de préparer une quelconque révolution dans le cadre de l'antifascisme actuel. Les antifascistes radicaux (libertaires et communistes autoritaires) se rejoignent au minimum sur l'anticapitalisme et la lutte des classes. Mais dès que le cadre d'un groupe s'élargit un tant soit peu aux partis réformistes plus institutionnels ou aux syndicats, le combat devient celui d'un antifascisme "moral" : "contre la haine", "contre la bête immonde", etc. »

Parmi tant d'autres, le rassemblement qui s'est tenu à Istres (Bouches-du-Rhône) suite à la mort de Clément Méric le 5 juin 2013, initié par la Ligue des droits de l'homme et les partis de gauche, était une « affligeante » illustration de ce constat.

#### SCALP-REFLEX PARIS SE DISSOUT

Le 12 janvier 2013, « après mûre réflexion et sans remords », le groupe parisien du Scalp-Reflex<sup>20</sup> (anciennement Reflex de 1986 à 1992, membre du réseau No pasaran) annonçait – dans un long document rendu public – sa dissolution après plus de vingt-cinq ans d'existence et d'activisme dans l'espace politique de l'antifascisme radical et contre-culturel parisien. Pour ce groupe, parler et agir dans le cadre de l'antifascisme radical, c'est affirmer la nécessité

19. Groupe Regard noir de la FA, « L'antifascisme et le mythe unitaire » (voir note 9).

20. <http://juralib.noblogs.org/2013/02/14/paris-auto-dissolution-du-scalp-reflex>.

« d'une lutte globale à la fois socioculturelle, économique et politique, contre tout ce qui, dans une société, est susceptible de permettre la résurgence de phénomènes fascistes, avec leur cocktail d'autoritarisme, d'inégalités et d'exclusions, bref une lutte pour l'émancipation et l'autonomie de tous et toutes ».

« Une lutte qui veut que le fascisme ait des racines sociales et qu'elle soit une lutte pour la révolution sociale, et non simplement

pour mesurer l'extrême droite », est-il précisé, tout en reconnaissant que cette lutte a connu de sérieuses limites au cours des quinze dernières années :

– La première d'entre elles est liée aux évolutions de la conjoncture socio-politique, et en particulier à la banalisation des idées d'extrême droite.

– La seconde, c'est l'entreprise de « dédramatisation » menée à marche forcée par le Front national, une entreprise dont le volet médiatique est l'élément distinctif. Comme le souligne le groupe : « C'est là et non sur le fond que réside le grand virage stratégique du FN et l'une des grandes difficultés de l'antifascisme radical aujourd'hui : la stratégie n'est plus d'occuper la rue grâce à ses militants, mais d'occuper les plateaux télé grâce à ses porte-parole propres sur eux. Le FN est en train de devenir un parti purement électoral, animé par des professionnels de la communication. » Cette évolution stratégique a pour conséquence de diminuer fortement l'impact des actions « classiques » de rue menées par les antifascistes radicaux.

– La troisième limite « se trouve cette fois-ci au sein même de notre mouvance politique et des différentes organisations d'extrême ou d'ultra-gauche », le groupe remarquant « le déclin progressif de toutes les structures antifascistes... seuls subsistant le MRAP, SOS Racisme (liés à des partis politiques) et le réseau No pasaran, lequel, parce qu'antifasciste radical a pu jusqu'ici survivre en investissant des terrains au delà de l'extrême droite stricto sensu (immigration, sécuritaire, féminisme, altermondialisme, etc.).

### **L'impasse et le mur de l'impasse**

« La dépolitisation de la société, son individualisation accrue et la parcellisation des luttes font que les structures militantes sont en perte de vitesse... Ce sont ces principales raisons qui nous mènent aujourd'hui à dissoudre une structure qui nous semble désormais inefficace et obsolète. Aujourd'hui, la globalisation de l'économie, avec sa cohorte de délocalisations et de dumping social fait que c'est l'individu qui devient seul responsable de sa vie et des risques inhérents à la société, d'où une individualisation accrue des rapports sociaux, en l'espèce tout le contraire d'une émancipation des individus », poursuit le groupe.

La conclusion de cette réflexion tombe sous le sens : « Aujourd'hui, concernant notre forme d'organisation, aussi bien que nos

interventions publiques, nous avons l'impression d'être dans une impasse – plus encore, d'être nous-mêmes le mur de l'impasse. Il nous semble que le Scalp-Reflex est devenu plus un obstacle à la poursuite de nos idéaux qu'un moyen de les réaliser ». L'introspection de l'antifascisme radical conduite par le groupe parisien du Scalp Reflex (dont l'active et longue présence sur le terrain n'est guère contestable) est tout à la fois courageuse en même temps que lucide car elle ne cherche en rien à dissimuler le constat d'une défaite politique.

#### REDONNER DU SENS À NOS PROPRES MOTS

Le temps de crier « au fascisme » comme l'on crie au loup semble – dans sa forme actuelle en tout cas – passé ou plus exactement dépassé ; le loup n'est-il pas depuis longtemps dans la bergerie dont il a fait son pré carré ? De la même façon – mais cela nous importe peu au demeurant – la notion de front républicain s'avère totalement inopérante pour celles et ceux qui croient encore que le processus démocratique peut enrayer la machine à gagner qu'est devenue l'extrême droite en Europe. Le temps du combat antifasciste n'est-il pas, lui aussi, en train de passer, d'être dépassé : est-il encore d'actualité alors que l'actualité d'un autre combat, celui contre le confusionnisme idéologique, se fait chaque jour plus pressante ?

C'est là, dans ce contexte très compliqué que nous devons absolument redonner du sens à des mots aussi évidents que lutte des classes, domination, exploitation, des mots que la pseudo-modernité de la société capitaliste s'est ingéniée à minorer, moquer en les présentant comme « has been ». Le combat de résistance contre le système capitaliste et contre la domination doit reprendre idéologiquement le dessus... pour ne pas signifier demain la victoire de la vision complotiste des événements.

À cet égard, malgré la justesse de nos idées, il n'en demeure pas moins que dans la cacophonie actuelle, notre voix n'est guère audible : c'est sans doute là notre principale difficulté (et reconnaissons qu'elle est loin d'être mince) pour les combats à venir. Une difficulté à laquelle il faudra pourtant bien savoir apporter des réponses. C'est à cette seule condition que le caractère faussement libérateur et désaliénant des mythes confusionnistes répandus aujourd'hui pourra être battu en brèche.

**BERNARD HENNEQUIN**